



**HAL**  
open science

## Le chercheur et le discours de ses objets : bonds et rebonds

Wolf Feuerhahn

► **To cite this version:**

Wolf Feuerhahn. Le chercheur et le discours de ses objets : bonds et rebonds. *Questions de communication*, 2021, 39, pp.239-258. <10.4000/questionsdecommunication.25630>. <hal-03511082>

**HAL Id: hal-03511082**

**<https://hal.science/hal-03511082v1>**

Submitted on 4 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LE CHERCHEUR ET LE DISCOURS DE SES OBJETS : BONDS ET REBONDS

[Wolf Feuerhahn](#)

PUN - Éditions universitaires de Lorraine | « Questions de communication »

2021/1 n° 39 | pages 239 à 258

ISSN 1633-5961

ISBN 9782814306196

DOI 10.4000/questionsdecommunication.25630

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-questions-de-communication-2021-1-page-239.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour PUN - Éditions universitaires de Lorraine.

© PUN - Éditions universitaires de Lorraine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

---

## Le chercheur et le discours de ses objets : bonds et rebonds

*Researchers dealing with their topics: passes and rebounds*

Wolf Feuerhahn

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/25630>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.25630](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.25630)

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2021

Pagination : 239-258

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

### Référence électronique

Wolf Feuerhahn, « Le chercheur et le discours de ses objets : bonds et rebonds », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 13 décembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/25630> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.25630>

---

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



WOLF FEUERHAHN

Centre Alexandre Koyré, CNRS, F-93300 Aubervilliers, France

wolf.feuerhahn[at]cnrs.fr

## LE CHERCHEUR ET LE DISCOURS DE SES OBJETS : BONDS ET REBONDS

**Résumé.** – Mon article « Le chercheur et le discours de ses objets », publié dans la 37<sup>e</sup> livraison de *Questions de communication*, a suscité de généreuses réponses qui sont autant de contributions à l'intelligence collective des savoirs en situations. La présente suite saisit la balle au bond et revient sur l'historicisme radical que je défends, le confronte aux travaux d'histoire des méta-concepts et d'histoire du corps, interroge son caractère occidental-centré. Je précise mes réserves à l'égard de l'histoire conceptuelle de Reinhart Koselleck, insiste sur la nécessaire prise en compte des ordres de grandeur et in fine sur l'importance qu'il y a à désarmer l'esprit de sérieux.

**Mots clés.** – historicisme, histoire des concepts, histoire quantitative

J'aimerais tout d'abord exprimer ma très grande gratitude à la revue *Questions de communication*, à Fernando J. Devoto, Béatrice Fleury, Catherine König-Pralong, Jérôme Lamy, Jacques Walter et Stéphane Zékian d'avoir pris de leur temps pour répondre à mes suggestions<sup>1</sup>. À la lecture de leurs textes si généreux, me vient à l'esprit l'expression « prendre la balle au bond », non au sens tennistique et fortement individualiste du terme, mais à celui, beaucoup plus collectif du basket-ball. Ainsi les partenaires de la rubrique « Échanges » seraient-ils membres d'une équipe et coopéreraient en vue de forger une intelligence collective. Quoi de plus bienveillant que de se saisir des propositions que j'avais faites pour les prolonger, les tester sur de nouveaux corpus, en jauger l'extension possible comme les limites. Je ne pourrai répondre à toutes leurs stimulantes suggestions, j'en sélectionnerai quelques-unes en espérant que ces précisions permettront de participer au jeu collectif de l'intelligence.

## Historiciste radical !

En appelant à l'analyse méticuleuse des étiquetages savants, et en auto-étiquetant mon propre travail de manière quelque peu provocatrice, « historiciste », j'avais initié un jeu auquel Catherine König-Pralong a pris goût. Elle propose d'y ajouter une épithète et de caractériser ma position comme un « historicisme radical ». Elle précise que c'est « moins par esprit de provocation » que pour rendre compte d'une caractéristique de mes enquêtes : je découpe en effet de préférence « des segments temporels courts à partir d'un lieu de savoir »<sup>2</sup>. Pour être au plus près d'une pratique et de sa dénomination, je pars en général d'une scène, d'un lieu, d'une publication, d'une institution et m'interdis le plus possible de supposer que le sens des étiquetages en jeu reste le même dans d'autres configurations, y compris lorsqu'il est littéralement identique. Je suis plutôt attentif aux resémantisations lorsque ces étiquetages sont employés ailleurs ou plus tard dans le temps, et à la diversité des pratiques qui leur sont associées. Quand j'évoque des phénomènes de longue durée, c'est donc le plus souvent du point de vue des acteurs, lesquels, en particulier dans leurs historiographies, sont volontiers friands de cette échelle : elle a l'avantage d'offrir des lettres de noblesse, une légitimité aux savoirs dont ils sont promoteurs (Bertrand, 2017). Leur efficace, leur manière de « scénariser » le développement des savoirs comme le

<sup>1</sup> Voir mes propositions (Feuerhahn, 2020b) et les réponses (Devoto, 2020 ; Fleury et Walter, 2020 ; König-Pralong, 2020 ; Lamy, 2020 ; Zékian, 2020).

<sup>2</sup> S. Zékian rappelle, à juste titre, l'insistance de B. Lepetit (1995 : 121) sur l'importance de la courte durée : « Toutes les chronologies que je viens de mettre brièvement en œuvre revalorisent la courte durée, celle de l'événement entendu comme action située [...], celle de l'expérience humaine directe ou indirecte. Elles ne disqualifient pas la longue durée [...] mais un découpage de l'extérieur, et a priori, des durées et de leur articulation. » Pour S. Zékian, « il devient possible d'éclairer les logiques d'un embrasement polémique où s'entremêlent et se répondent invectives, appels à la raison, procès d'intention, propositions de réforme, plaidoyers, projections sur l'avenir; etc. »

dit justement Stéphane Zékian doit impérativement être étudiée, faute de quoi l'historien est conduit à « ventriloquer » l'histoire héroïque qu'ils produisent<sup>3</sup>. Je pars donc d'un postulat : celui de la singularité des temps. La rémanence, y compris d'un discours, doit toujours être prise avec prudence et masque, bien souvent, une réinterprétation, une resémantisation, un infléchissement du sens de la pratique, même si cela est inconscient.

Mais « historiciste radical », je m'efforce aussi de l'être au sens de « conséquent ». Mes enquêtes sont situées, singulières, adoptent une approche, un point de vue qui ne prétend pas tout aborder, tout saisir, tout embrasser. Pour le dire avec Fernando J. Devoto, lorsque je m'impose un principe de littéralité, je le fais « pour défendre la cohérence et la consistance de la stratégie de recherche » (12) que j'ai choisie. Et je me reconnais entièrement dans la réponse à la question qu'il formule lui-même : « Tout cela implique-t-il qu'il serait préférable d'abandonner les étiquettes et d'aller vers les idées, les notions, les concepts qu'elles recouvrent ? Non. Mon point de vue est différent : acceptons la validité des étiquettes en tant que des précieux capteurs, mais comprenons-les non comme un point d'arrivée, mais comme un point de départ pour concevoir des esquisses de problèmes » (13). En ce sens, j'assume de cheminer dans une vallée, celle qui part d'une prise en compte de la littéralité et de ne pas emprunter la ligne de crête entre celle-ci et celle de l'histoire des idées, pour reprendre la métaphore de C. König-Pralong. La raison en est assez simple : c'est par le langage et uniquement par lui que j'ai accès aux idées. Ces dernières ne flottent pas dans les airs, nous sommes confrontés à elles par le biais des pratiques et discours des acteurs qui nous intéressent.

De manière générale, l'ambition est de proposer un cheminement qui se veut conséquent, mais en aucune façon exhaustif. Lorsque cette voie est féconde, je m'en réjouis, lorsqu'elle ne l'est pas, je m'efforce de ne pas cacher ce résultat. Mais surtout la voie empruntée ne doit pas être présentée comme unique et n'interdit à quiconque d'en choisir une autre. Je pense au contraire que la pluralité des approches est précieuse, mais que, bien souvent, la démarche perd de sa fécondité lorsqu'elle veut concilier des approches différentes : à trop vouloir embrasser, on peut avoir tendance à diluer l'objet étudié.

Mais « historicisme radical » ne veut pas dire accompli, mené à terme, car l'historicisation est une tâche infinie, perpétuellement recommencée et sans cesse interrompue. Certes, pour mener l'enquête, impossible de ne pas mettre entre parenthèses l'historicité de nos outils comme de nos concepts. Jérôme Lamy cite à raison l'aphorisme de Ludwig Wittgenstein « Si je veux que la porte tourne, il faut que les gonds soient fixes ». Mais, celui qui ne s'attarde pas sur

3 Cette expression, « ventriloquer », proposée par S. Zékian exprime parfaitement les risques d'une histoire aveugle au poids des historiographies forgées par les acteurs. Son ouvrage *L'Invention des classiques. Le "siècle de Louis XIV" existe-t-il ?*, est une magnifique analyse de construction d'un canon littéraire et de panthéonisation rétrospective. Il permet d'interroger l'élaboration historiographique d'époques (ici ledit « siècle de Louis XIV »).

le mécanisme de la porte et son fonctionnement, a de bonnes chances de le considérer comme « naturel », de perdre de vue son inscription dans l'histoire des techniques, des pratiques de construction.

Radical, cet historicisme veut l'être également en un autre sens : non pas en ce qu'il offrirait un accès à la racine, dévoilerait une origine, mais au sens où il partirait de la prise de conscience du caractère toujours situé, « embarqué » de notre savoir, comme le rappelle S. Zékian. Loin de maîtriser nos objets à l'aide d'un langage purement descriptif, nous sommes d'ores et déjà emportés par les mots et les syntaxes que nous utilisons pour appréhender ces objets : pour les décrire et les analyser nos objets, nous employons un langage historique, naturel chargé d'héritages et de jugements de valeur et bien souvent forgé, ou au moins usité, par les acteurs que nous étudions. Car nous n'avons pas à disposition de strict métalangage, c'est-à-dire une langue purement formelle permettant de décrire nos objets, y compris dans leur dimension linguistique, et qui serait entièrement indépendante des langues naturelles que nous, comme les acteurs que nous étudions, employons<sup>4</sup>.

Ce fait ne me semble pas tragique. L'important est d'en avoir conscience, de pratiquer des sciences sociales réflexives, c'est-à-dire ayant en tête que leurs outils ne sont pas entièrement autonomes par rapport au monde social qu'elles étudient, et que leurs résultats sont eux-mêmes appropriés, mobilisés ou rejetés par des institutions comme des acteurs sociaux qui parfois en proposent d'autres. Je fais mienne la proposition de S. Zékian qui propose une double opération pour engager un discours critique avec les acteurs. Premièrement, un « contrôle d'ascendance » consistant à se demander si le discours des acteurs a bien exercé « un pouvoir constituant », et, si c'est le cas, s'il n'a pas une forte emprise sur les travaux des chercheurs<sup>5</sup>. Deuxièmement, « un effort de pluralisation ». Y a-t-il « un » discours des acteurs ou plutôt une concurrence ? Celle-ci est-elle encore visible ? A-t-elle été écrasée ? Si c'est le cas, le travail de l'historien doit consister à la rendre à nouveau manifeste autant qu'à expliquer comment un discours s'est imposé aux autres.

Étant nous-même saisis par nos objets, ce travail critique n'est jamais achevé. À ce titre, comme le rappelle, Francis Chateauraynaud (2017 : 572) « l'enquête est toujours à reprendre, prolonger, poursuivre ». C'est précisément par cette relance de l'enquête et le travail de réflexivité sur ses protocoles, ses usages et ses effets dans le monde social que les sciences sociales se distinguent des opinions assénées. Laisser ouvertes nos hypothèses à la critique, au débat, à la discussion, voilà qui me semble bien plus crucial pour défendre les sciences sociales que la prétention à posséder une épistémologie sans faille et sans ancrage.

4 En la matière également, j'ai beaucoup à apprendre des sciences de l'information et de la communication et remercie vivement B. Fleury et J. Walter de m'avoir engagé à me cultiver dans ce domaine.

5 Ce que B. Fleury et J. Walter nomment le « poids des constructions discursives sur le sens donné aux histoires disciplinaires ».

À ce titre, F. J. Devoto a raison de souligner le sens très situé attribué au label « historicisme ». Particulièrement stimulantes sont ses remarques sur l'importance de la référence à Benedetto Croce dans le sens donné à cette étiquette en Argentine et les réticences vis-à-vis d'elle chez Fernand Braudel. À vrai dire, ce terme mériterait une enquête collective transnationale. Elle ferait sans doute apparaître des phénomènes de rejets ou d'appropriations révélateurs d'enjeux académiques nationaux de plus grande ampleur. J'ai commencé à mener l'enquête sur les usages et mobilisations du label allemand « *Historismus* » en partant d'une analyse bibliométrique des titres des ouvrages usant de l'expression dans leur titre. Je serais ravi de l'étendre à l'échelle internationale avec mes partenaires de discussion.

## Par-delà les discours ? Méta-concepts et corps

J. Lamy m'encourage à aller au-delà des discours. Il y a de quoi être tenté, d'autant que c'est une dimension que j'ai sous-estimée jusqu'à présent. Je serais donc très heureux d'y travailler. Mais il y a un malentendu à lever. Je ne préconise pas de m'en tenir aux discours dans un geste qui réactiverait l'opposition entre discours et pratiques. Je prends simplement acte du fait que pour étudier le passé nous avons majoritairement affaire à des discours relatant des pratiques, des faits, des réalités sociales. Nos objets appartiennent à un monde révolu, nous n'avons accès à eux que par des intermédiaires, des documents écrits, iconographiques, archéologiques..., qui médiatisent notre travail de reconstruction historique. Et parmi ceux-ci, les documents écrits dominent très largement.

Ceci ne veut pas dire que je considère ces documents comme des textes indépendants de leurs énonciateurs et situations d'énonciation. Je les appréhende au contraire comme des actions. Pour le dire vite : je fais le cheminement inverse de Paul Ricoeur (1986 : 183-211) qui, dans *Du texte à l'action*, prétendait s'appuyer sur la linguistique pragmatique de John L. Austin pour traiter « toute action sensée comme un texte ». Je propose au contraire de considérer les discours, y compris les textes les plus théoriques, les plus assertifs comme des actions. J. L. Austin est célèbre pour avoir prêté attention au fait que, dans le langage ordinaire, la majorité des énoncés linguistiques ne servent pas à affirmer à propos du monde des choses susceptibles d'être vraies ou fausses, mais bien plutôt à agir (promettre, s'excuser, menacer, commander...). Pour J. L. Austin, ces énoncés, qu'il nommait « performatifs » (du type : « je promets que ») ne sont donc pas vrais ou faux, mais « heureux » ou « malheureux » en fonction de conditions très largement institutionnelles (Nerlich et Clarke, 1996 : 366-373). Dans une conférence radiophonique datant de 1956, J. L. Austin est même allé jusqu'à interroger la distinction entre énoncé constatatif et pragmatique : « Autrement dit, les énoncés descriptifs sont également des actes, comme les énoncés performatifs, en ce sens

qu'ils servent à faire une description. Tous sont donc des actes de parole dotés d'une certaine force, et sujets à infélicités. » (Ambroise et Laugier, 2011 : 235).

Pour résumer, il ne me semble donc pas possible d'aller au-delà des discours sans les analyser, étudier leurs performativités puisque ce sont les intermédiaires grâce auxquels nous avons accès aux réalités passées y compris non discursives. Par ailleurs, en traitant les discours comme des actes, on donne une consistance à ces intermédiaires et on rend visible leur rôle dans la configuration des objets que l'on souhaite étudier.

Analyser les opérations de dénominations des savoirs permet bien souvent de saisir les enjeux de toute nature dans lesquels s'inscrivent les pratiques savantes (Feuerhahn, 2020c). Prenons un exemple. L'historiographie a retenu Johannes Beckmann comme le premier auteur à avoir publié, en 1777, un livre comportant dans son titre le mot « Technologie »<sup>6</sup>. En prenant pour point de départ cette étrangeté bibliographique, Anne Saada (2018 : 267-274) a très finement éclairé la complexité des pratiques savantes et académiques dans le Saint Empire romain germanique et en particulier le système concurrentiel à l'intérieur des universités, entre elles et entre les territoires allemands. Loin d'en rester aux discours, elle a mis en évidence le fait qu'afficher un cours à l'intitulé inouï fut pour J. Beckmann un bon moyen de se distinguer de ses collègues de la faculté de philosophie qui faisaient cours à la même heure. Cet enseignement correspondait en outre parfaitement à la vocation affichée de l'université de Göttingen fondée en 1734 : celle de dispenser des enseignements à destination pratique. La technologie, en tant que branche de l'économie dévolue aux opérations de fabrication, proposant une formalisation des gestes de production technique et un classement en fonction de leurs finalités, contribuait à la singularisation de cette jeune université par rapport à ses concurrentes plus anciennes. À l'échelle politique, à travers cet enseignement consacré aux pratiques artisanales mais aussi manufacturières, l'électorat de Hanovre pouvait affirmer sa participation au développement économique tel qu'il se redéfinissait dans la Grande-Bretagne d'alors et qui a été postérieurement estampillé « révolution industrielle ». Pour un État du Saint-Empire romain germanique en union personnelle avec la Grande-Bretagne depuis 1714 la chose n'était pas anodine. À deux cent ans de distance, était créée à Compiègne une « Université de technologie » alors que le terme avait acquis une toute autre signification, celle de produit de sciences appliquées. Timothée Deldicque, Sacha Loeve et Pierre Steiner ont montré que le fondateur de cette université d'un nouveau type, Guy Daniélou, ancien ingénieur au Commissariat à l'énergie atomique, a joué tant sur la signification

6 Beckmann J., 1777, *Anleitung zur Technologie, oder zur Kenntniß der Handwerke, Fabriken und Manufacturen: vornehmlich derer, die mit der Landwirtschaft, Polizey und Cameralwissenschaft in nächster Verbindung stehn: Nebst Beyträgen zur Kunstgeschichte*, Göttingen, Vandenhoeck. En 1806, il faisait paraître un *Entwurf der allgemeinen Technologie* récemment traduit en français : G. Camino, L. Hilaire-Pérez et J. Hoock (éd.), 2017, *La Technologie générale. Johann Beckmann Entwurf der allgemeinen Technologie/Projet de technologie générale (1806)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

ancienne que contemporaine du terme pour légitimer son projet. Il mobilisa directement la référence à J. Beckmann qui apparaissait en noble père fondateur d'un domaine qui pouvait paraître trop peu académique tout en insistant sur « les valeurs de scientificité, d'innovation et de modernité » et en érigeant le Massachusetts Institute of Technology (MIT) en modèle<sup>7</sup> (Deldicque, Loeve et Steiner, 2018 : 286 ; Deldicque et Loeve, 2018 : 244).

Les deux exemples choisis par J. Lamy<sup>8</sup> (les méta-concepts comme la raison ou l'objectivité d'un côté et le corps de l'autre) permettent de saisir le poids des pratiques de dénominations y compris dans l'appréhension de phénomènes qui peuvent paraître d'un autre ordre. J. Lamy souligne l'effort de Pierre Vidal-Naquet, Jean-Pierre Vernant ou Marcel Detienne pour interroger l'univocité de la raison dans la Grèce antique. À titre de stratégies pour « éloigner [...] la Grèce de nous » (Vidal-Naquet, 1967 : 53) et rendre compte de la pluralité des formes de rationalité ayant dominé cette civilisation, il mentionne l'ouvrage *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs* (Detienne et Vernant, 1974). Ce livre me paraît précisément montrer la fécondité d'une approche attentive aux termes des acteurs. Le repérage du champ lexical du mot *mètis* est au cœur de son argument. Cherchant à remettre en cause l'identification de la Grèce à une rationalité purement théorique, les auteurs explorent les occurrences variées du mot *mètis* ainsi que d'autres apparentés afin de mettre en évidence une forme d'intelligence pratique, un savoir-faire mobilisé tant par les vanniers, les charpentiers, les navigateurs, les médecins ou les hommes politiques<sup>9</sup>. L'attention aux mots des acteurs permet, selon eux, de mettre au jour une « catégorie mentale » dont M. Detienne et J.-P. Vernant (1974 : 12) déploraient l'oubli dans les études grecques<sup>10</sup>.

Faisant référence à *Objectivity* de Lorraine Daston et Peter Galison (2012), J. Lamy affirme que cette histoire de l'objectivité « permet de pointer à la fois la nécessité de ce travail d'historicité faisant retour sur un concept essentiel de la pratique savante et la difficulté qu'il y a à caractériser les différentes appréhensions d'une configuration épistémique se donnant rarement comme telle dans les archives et les publications ». Comme il le rappelle, le corpus utilisé est celui des atlas scientifiques produits entre les XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, que ces sources mobilisent ou non le terme d'objectivité. Les auteurs prétendent certes

7 De façon amusante, T. Deldicque, S. Loeve et P. Steiner indiquent que, pour sa part, à son origine (1861), le MIT entendait « technology » au sens ancien, celui de discours sur les techniques.

8 Pour une très intéressante présentation synoptique des choix épistémologiques de J. Lamy : voir Lamy, 2018.

9 « Notre travail est à certains égards une étude de vocabulaire, une analyse du champ sémantique de la *mètis*, de sa cohérence, de son étonnante stabilité tout au long de l'hellénisme » (Detienne et Vernant, 1974 : 11). Sur la fabrique de ce livre, voir Genin (2021 : 44-47).

10 I. Gouarné (2019 : 79-84) met magnifiquement en évidence les raisons de la sensibilité de J.-P. Vernant à cette catégorie. Elle montre comment cette lecture de la Grèce est indissociable d'une remise en question du rationalisme monolithique défendu par le Parti communiste français avec lequel l'helléniste avait pris ses distances après la répression de Budapest en 1956.

historiciser l'objectivité, mais ils le font en partant d'une définition anhistorique de cette « vertu épistémique » : « Être objectif, c'est aspirer à un savoir qui ne garde aucune trace de celui qui sait, un savoir vierge, débarrassé des préjugés et des acquis, des fantasmes et des jugements, des attentes et des efforts. L'objectivité est une vision aveugle, un regard sans inférence, sans interprétation, sans intelligence » (Daston et Galison, 2012 : 25)<sup>11</sup>.

Ceci les conduit à proposer un grand récit des « vertus épistémiques » scandé en trois temps : la vérité d'après nature (*truth-to-nature*) qui aurait dominé la production scientifique au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'« objectivité mécanique » (*mechanical objectivity*) du XIX<sup>e</sup> siècle et « l'objectivité structurale » (*structural objectivity*) et le « jugement exercé » (*trained judgment*) qui se seraient développés au XX<sup>e</sup> siècle. Cette démarche est incontestablement heuristique, ne serait-ce que parce qu'elle permet de revisiter la question d'une historicité des *ethos* savants. Dans la ligne de mes propositions, j'aurais toutefois tendance à opter pour une autre approche car ce type de définition *a priori* de l'objectivité apparemment a-problématique et très englobant, en opposant l'interprétation à l'objectivité, risque notamment d'empêcher de voir les débats sur la place de l'interprétation y compris dans les sciences de la nature, ou le rôle accordé ou non à une forme d'objectivité en herméneutique (Miskiewicz, 1998 : 111-133 ; Bollack, 2000 : 22-23 ; Oevermann, 1979 : 352-434<sup>12</sup>). Il me semble qu'une recherche sur l'usage varié du mot « objectivité » permettrait peut-être de voir autre chose que ce qu'ils ont vu. Mais il faudrait mener l'enquête pour attester de sa fécondité.

Enfin, qu'en est-il du corps ? J. Lamy a tout-à-fait raison de souligner l'intérêt qu'il y a à s'intéresser au corps des savants, au rôle des gestes dans la pratique scientifique, à ce qu'il nomme lui-même la « matérialité somatique ». C'est un point que j'ai trop peu exploré jusqu'à présent. J'avais toutefois et à dessein mentionné les travaux de Rafael Mandressi (2009) sur la neurohistoire pour mettre en évidence la difficulté à traiter ce type d'objet de manière réellement historique. De manière générale, dans ses travaux d'histoire du corps, R. Mandressi n'a cessé de mettre en garde contre une approche anhistorique du corps. Comme les autres objets historiques, nous n'avons pas accès aux corps des savants indépendamment des documents d'archives que nous mobilisons. Qu'entend-on par « corps » à telle ou telle époque, dans tel ou tel lieu ? Toute une série d'opérations de découpages ou au contraire d'inclusions ont pu déterminer le périmètre de cet objet aux contours particulièrement changeants : le corps vivant, le corps mort et disséqué par l'anatomie, le corps sans ou avec l'âme, des pratiques associées au corps comme la sexualité, l'alimentation ou le sport<sup>13</sup>... C'est donc à un corps toujours médiatisé et configuré par nos sources que nous

11 Original anglais : « *To be objective is to aspire to a knowledge that bears no trace of the knower – knowledge unmarked by prejudice or skill, fantasy or judgment, wishing or striving. Objectivity is blind sight, seeing without inference, interpretation, or intelligence* » (Daston et Galison, 2007 : 17).

12 Je remercie D.Thouard de m'avoir fait connaître les travaux de U. Oevermann.

13 Pour une analyse particulièrement fine de ces questions, voir R. Mandressi (2009 : 143-169).

avons accès. À ce titre, il est notable que l'historien du corps, Georges Vigarello, est très attentif aux modes de désignation de ses objets. Dans sa récente *Histoire de la fatigue*, il s'attarde ainsi sur les usages de « langueur », « dépérissement », « pénibilité », mais aussi « stress » ou « burn out » pour être au plus près de l'historicité des symptômes de la fatigue (Vigarello, 2020).

Ne serait-ce que par l'usage du mot fatigue à titre de chapeau, ce type d'enquête ne nie nullement son caractère situé : le fait *a minima* qu'elle soit menée par un locuteur francophone du XXI<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, de là à « l'anachronisme maîtrisé » défendu par quelques historiens contemporains<sup>14</sup>, il y a un pas que je ne franchirai pas. Je ne veux nullement dire que ce type d'enquête ne puisse avoir de fécondité, mais, je pense qu'il peut rapidement conduire à multiplier les analogies, méconnaître la singularité des contextes, donner la prévalence au principe de continuité et à la culture de l'exégète sur la reconstitution des situations passées. Mon optique est différente. Je préfère témoigner de mon embarras interprétatif, des lacunes en matière d'information que de les combler à l'aide de la culture que j'ai acquise par ailleurs.

## Une histoire occidentalocentrée ?

L'on sait combien depuis une trentaine d'années de nombreux efforts ont été réalisés pour déprovincialiser, décentrer le regard porté par les sciences humaines et sociales sur leurs objets et leurs méthodes. La démarche que je propose ne risque-t-elle pas d'opérer un retour en arrière en la matière ? Je ne le pense pas. Mais C. König-Pralong a raison de poser la question. C'est, selon elle, le risque de l'adoption du principe de littéralité que je défends. En matière d'histoire de la philosophie, cela reviendrait à reconduire le canon très étroit tel qu'il domine encore l'enseignement de cette discipline dans les universités occidentales : point de place pour l'Inde, la Chine, l'Afrique et un primat de la Grèce et de la φιλοσοφία (philosophia). Certes, l'histoire transnationale que je pratique suppose un point de départ choisi parmi les usages linguistiques des acteurs. Mais ce point de départ n'est nullement un absolu ou un point origine, c'est l'amorce de l'enquête. Il s'avère que mes compétences linguistiques limitent mes démarches à partir de l'usage d'un mot dans une des trois langues que je maîtrise avec suffisamment d'aisance pour en saisir les variations sémantiques, en l'occurrence les langues française, allemande et anglaise. Mais rien n'empêcherait un chercheur locuteur du chinois, du sanskrit ou de l'amharique de partir d'un mot usité dans ces langues et d'engager une recherche selon les principes méthodologiques que je propose.

<sup>14</sup> C. König-Pralong cite notamment : J. Rancière (1996), N. Loraux (2005) ou les travaux de P. Boucheron et N. Offenstadt (2011).

À vrai dire, même une enquête qui partirait du terme « philosophie » en français n'exclurait pas une telle ouverture si je ne m'abuse. En suivant les acteurs et leurs pratiques, on est ainsi amené à les voir à l'œuvre : identifier *die Philosophie* à *la philosophie* ou au contraire récuser une telle traduction lorsqu'en Allemagne le terme est très déprécié et renvoie à Voltaire ou aux Encyclopédistes dénoncés pour leur athéisme ou raillés pour leur absence de sens métaphysique fait partie des gestes qui sont loin d'être anodins et requièrent d'être analysés de près (Gumbrecht et Reichardt, 1985 : 7-88). Mais au-delà, tout ce que narre C. König-Pralong de l'extension au XVIII<sup>e</sup> siècle puis du rétrécissement au XIX<sup>e</sup> siècle de l'amplitude du terme « Philosophie » dans les histoires de la philosophie publiées en Allemagne est très intéressant et s'intégrerait parfaitement à une enquête dans l'esprit de ce que je propose<sup>15</sup>. Je n'exclurais pas « les travaux publiés dans des traditions et des langues étrangères à la φιλοσοφία grecque, mais qui avaient été regardés comme de la philosophie au gré des circulations et des échanges entre les différentes parties du monde dès le XVI<sup>e</sup> siècle », mais je les intégrerais parce qu'à un moment, dans un geste d'hétéro-étiquetage, ils ont été considérés comme tels ou au contraire explicitement distingués d'elle et je m'efforcerais de comprendre pourquoi il en fut ainsi à tel moment et par quels procédés cela fut possible. Je trouve passionnant le phénomène qui fait que toute une série d'« acteurs intellectuels d'autres parties du monde se disent philosophes et décrivent leurs traditions anciennes [...] comme de la philosophie ». Une histoire transnationale des usages du label « philosophie » permettrait ainsi de voir comment, quand et pourquoi il est devenu une valeur cotée et recherchée à la bourse mondiale des actions intellectuelles.

Le travail que j'ai amorcé depuis quelques années sur les migrations, traductions, appropriations, rejets du mot français « milieu » à l'échelle internationale pose cette question de façon frontale (Feuerhahn, 2017 : 19-42 ; Feuerhahn, 2014 : 33-50). Je pars de l'usage du mot français « milieu » dans *L'Histoire de la littérature anglaise de Taine* (1863) et suit ensuite les controverses qu'il a suscitées, les traductions, exports, appropriations et surtout rejets qu'il a suscités. Le mot offre un fil conducteur pour une enquête qui ne prétend nullement être exhaustive, mais qui ne se fixe nulle limite, si ce n'est celle de mes compétences linguistiques. Ce n'est donc pas la méthode qui est européen-centrée, mais moi qui le suis. Ceci ne m'empêche pas de m'intéresser à l'émergence de la notion de *fūdo* dans l'œuvre d'un Japonais nationaliste (Watsuji Tetsurō) en séjour auprès de M. Heidegger à la fin des années 1920, puis à ses retraductions après la Seconde Guerre mondiale dans les mondes anglophone, germanophone et francophone.

## Ordres de grandeurs

<sup>15</sup> Voir sa belle enquête sur l'histoire de l'histoire de la philosophie : C. König-Pralong, 2019, *La Colonie philosophique. Écrire l'histoire de la philosophie aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, EHESS.

Cette démarche, au plus proche des usages, ne doit pas encourager à esquiver la question de leur représentativité. C'est à mon sens un des effets pervers du *publish or perish* contemporain que de pousser à la multiplication des études de cas (*case studies*) susceptibles d'être rapidement bouclées et dont on se demande quel poids il faut leur attribuer. Certains répondent en faisant valoir l'approche micro-historienne, mais c'est à mon avis en mal interpréter la visée. La *microstoria* italienne développée à partir des années 1970 (Revel, 2010 : 529-534 ; Grendi, 2004 ; Levi, 1989 ; Ginzburg, 1980) n'a jamais eu pour objectif d'absolutiser le niveau d'observation microscopique et de le substituer à l'échelle macroscopique, mais de « multiplier empiriquement les échelles d'observation » (Revel, 2010 : 533) et, pour le dire avec Giovanni Levi cité par Jacques Revel (2010 : 533), de s'attacher à saisir « la participation de chacun à l'histoire générale, à la formation et à la modification des structures portantes de la réalité sociale »<sup>16</sup>. C'est la raison pour laquelle je suis particulièrement intéressé par le renouvellement contemporain de l'histoire quantitative. Les travaux de Claire Lemerrier et Claire Zalc sont très importants à cet égard. Ils considèrent comme un acquis le « tournant critique » promu par la revue *Annales* en 1989 : « changements d'échelle, attention aux catégories des acteurs, aux stratégies des individus et des petits groupes » (Lemerrier et Zalc, 2018 : 16) sans faire de l'individuel la seule réalité. Ils combinent de manière particulièrement subtile la prise en compte du point de vue des acteurs et la question de la mesure, de son degré de généralité. L'intérêt de la quantification est d'abord et avant tout réflexif : elle contraint « à expliciter choix et procédures » (*ibid.*, 2018 : 104) et à décaler le regard quand habituellement il se concentre sur des individus<sup>17</sup>.

L'historiographie des institutions savantes célèbres a précisément tendance à privilégier le panthéon de ses grands hommes (plus rarement de ses grandes femmes) et à susciter des monographies. Aborder ces populations à l'aide d'outils quantitatifs est une manière de les considérer autrement. J'ai récemment mené l'expérience en étudiant les rapports entre l'École pratique des hautes études (EPHE) et le Collège de France (Feuerhahn, 2020a). En dénombant les professeurs du Collège de France passés par l'EPHE ou continuant à y cumuler des fonctions de direction d'étude après avoir été élus au Collège de France, il m'est apparu qu'ils constituaient un tiers des professeurs élus au Collège de France entre 1869 et 2012 et que 16 % étaient issus de la IV<sup>e</sup> section dévolue aux sciences philologiques et historiques. Le pourcentage est encore plus élevé si on tient compte des méta-catégories structurantes du Collège de France différentes

16 B. Lepetit et J. Revel ont fait des contributions très importantes à ce sujet : voir Lepetit B., 1996 ; Revel J., 1996 et Passeron J.-C. et Revel J., 2005. C. Lemerrier et C. Zalc (2018 : 15) soulignent que ce que les microhistoriens critiquent « c'est un travail de quantification utilisé pour mettre au jour des structures préexistantes, de fait déjà connues : celui qui emploie des outils surdimensionnés pour démontrer l'évidence ».

17 Sur la fécondité de ce type de pratique de l'histoire quantitative, je renvoie au projet « ès lettres » qui étudie et valorise les thèses de doctorat ès lettres soutenues en France au XIX<sup>e</sup> siècle dirigé par P. Verschuere et C. Obligi.

de celles de l'université de Paris (sciences-lettres, médecine, droit, théologie). À partir de 1852 et à des fins de contrôle politique, chaque chaire était rattachée à l'une des cinq Académies de l'Institut de France (française, inscriptions et belles-lettres, sciences, sciences morales et politiques, beaux-arts) et ce sont donc ces découpages qui organisaient souterrainement le découpage du savoir au Collège de France. Non seulement les chaires dépendant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres représentaient, entre 1869 et 1938, 43,5 % des intitulés votés, mais 36,7 % des intitulés relevant de cette Académie étaient représentés par des professeurs ayant enseigné ou continuant à enseigner à l'EPHE (Feuerhahn, 2020a : 292-294). Une forme d'« endogamie institutionnelle » (Fournet, 2020 : 3) apparaît de la sorte autant que l'image assez stéréotypée d'une carrière de philologue au Collège de France. Sur cette base, une analyse quantitative et qualitative comparée des intitulés des directions d'études et des titres de chaires m'a permis de mettre en évidence une série de caractéristiques récurrentes : les intitulés sont très rarement identiques, ceux du Collège de France sont beaucoup plus généraux et beaucoup moins techniques, enfin émergent des titres de chaires types (utilisant le doublet « langues et littératures » ou le terme « civilisation ») qui fonctionnent en marques de fabrique du Collège de France.

De manière générale, quand c'est possible, je m'efforce de mesurer l'importance des phénomènes que j'étudie afin de ne pas décréter arbitrairement leur généralité ou au moins leur significativité. C'est un des problèmes que j'ai rencontré à la lecture de l'histoire des concepts (*Begriffsgeschichte*) de Reinhart Koselleck. Telle qu'il la pratique, elle est fondée sur la culture de l'exégète, à son sens de la langue d'une période donnée et conduit à faire de quelques occurrences les indices d'un basculement d'époque. Sous prétexte qu'une analyse lexicométrique serait irréalisable, il fait valoir le flair et l'expérience de l'historien. Ainsi en est-il dans la préface au premier volume des *Geschichtliche Grundbegriffe* (1972)<sup>18</sup>, puis à nouveau dix ans plus tard, en ouverture au volume 3 : « Fréquemment, il faut lire des centaines de pages, parmi l'offre apparemment inépuisable de sources du langage ordinaire, avant qu'une citation puisse être sélectionnée comme représentant véritablement le vocabulaire politique et social de sa société. Même alors, il y a une part de risque chaque fois qu'une source est présentée comme typique de l'usage dans la langue de la société à un moment donné. D'autre part, l'alternative serait de chercher à dresser un inventaire de l'ensemble du stock linguistique d'une époque en s'appuyant sur les analyses de ses auteurs dits classiques et des lexiques et dictionnaires déjà existants. Tenter une telle tâche aurait étiré notre entreprise pour l'éternité. Les concepts fondamentaux en viennent à dominer l'usage parce qu'à un moment donné, ils enregistrent ces

18 « Given inherent limitations of finances and personnel, this lexicon could not aspire to provide a complete statistical account of lexical uses » (Koselleck, 2011 : 19 ; original allemand : Koselleck, 1972 : XXII.)

points communs minimaux sans lesquels aucune expérience n'est possible, et sans lesquels il ne pourrait y avoir ni conflit ni consensus. » (je traduis)<sup>19</sup>

La lexicométrie est parfois difficile à pratiquer et ses résultats doivent être pris avec précaution, pondérés<sup>20</sup>, mais elle constitue *a minima* un garde-fou contre la surinterprétation. Les *Geschichtliche Grundbegriffe*, dirigés par R. Koselleck, Werner Conze et Otto Brunner, sont un bon exemple des problèmes posés par une approche qui se base uniquement sur le flair de l'historien. Ils entérinent en effet le grand récit de l'histoire européenne promu par Carl Schmitt depuis les années 1920 (Mehring, 2011 ; Olsen, 2011 ; Quélenec, 2020). Il louait l'absolutisme pour avoir mis un terme aux guerres de religion du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Les acteurs des Lumières et de la Révolution française apparaissaient comme les destructeurs de cet ordre et les promoteurs d'un retour à la guerre civile. C. Schmitt dénonçait la philosophie de l'histoire progressiste qui en aurait dérivé et qui justifierait toutes les formes de révolutions fondées sur des arguments moraux.

L'objectif de cette monumentale œuvre collective que sont les *Geschichtliche Grundbegriffe* était de mettre au jour, à travers 212 concepts considérés comme « fondamentaux », une mutation ayant affecté l'Occident entre 1750 et 1850. Dénommée « *Sattelzeit* » (époque de l'entre-deux), cette période aurait été marquée par la dissolution du *topos* cicéronien selon laquelle l'histoire serait maîtresse de vie (*Historia magistra vitae*), guide pour l'avenir car « réservoir d'expériences morales, théologiques ou politiques, dont les leçons étaient conçues comme intemporelles » (Loriga, 2016 : 14-15) au profit d'une nouvelle conception discontinuiste et irréversible des temps historiques. Les Lumières et la Révolution française auraient transformé le sens de l'histoire qui, devenue personnage historique sous le nom de *Geschichte*, s'afficherait en promotrice du droit et du progrès<sup>21</sup>, d'un « utopisme » connoté très négativement. Outre que le nazisme, dans le cadre de ce grand récit, n'apparaissait plus comme une

19 « Frequently, hundreds of pages have to be read, from the seemingly inexhaustible supply of sources for ordinary language, before a citation can be selected as truly representing the political and social vocabulary of its society. Even then, there is an element of risk whenever a source is presented as typical of usage in the society's language at a given time. On the other hand, the alternative would be to seek to compile an inventory of the entire linguistic stock of an epoch by building upon analyses of its so-called classical writers and already existing lexica and dictionaries. To attempt such a task would have stretched our enterprise into eternity. Basic concepts come to dominate usage because at a given juncture, they register those minimal commonalities without which no experience is possible, and without which there could be neither conflict nor consensus. » (Koselleck, 2011 : 25 ; original allemand : Koselleck, 1982 : V). Voir aussi sa discussion avec les linguistes : Koselleck : 1979.

20 Pour un travail très subtil en la matière voir la revue *Mots. Les langages du politique* et en particulier les travaux de M.-F. Piquet.

21 La sélection des entrées du dictionnaire était, elle aussi, indissociable du diagnostic que R. Koselleck prétendait proposer de la modernité européenne. R. Koselleck s'est personnellement chargé de l'écriture d'une partie des articles « *Geschichte* » (histoire), « *Revolution* » (révolution), « *Krise* » (crise), « *Fortschritt* » (progrès) centraux dans son interprétation et en a délégué d'autres non moins importants selon lui à ses plus proches élèves comme L. Hölscher (*Öffentlichkeit, Utopie*). La place variable accordée aux différents concepts a été étudiée par C. Dipper (2011).

rupture, mais comme un avatar supplémentaire des pensées de l'utopie, S. Loriga a bien montré que le dictionnaire défendait une représentation compacte des périodes historiques entrant en contradiction avec la réflexion de R. Koselleck sur la coexistence de différentes strates temporelles (Loriga, 2016 : 19). Si l'on considère son analyse du concept de « Révolution », R. Koselleck mobilise très peu d'occurrences pour justifier son interprétation d'un basculement sémantique profond : celui-ci devenant un « concept partisan relevant de la philosophie de l'histoire »<sup>22</sup>, une formule là aussi dont la dimension dépréciative est manifeste et dont on a souvent l'impression qu'elle a simplement été empruntée aux dénonciateurs des révolutions.

## Désarmer l'esprit de sérieux

Depuis Friedrich Nietzsche et la *Seconde considération intempestive* sur « l'utilité et l'inconvénient des études historiques pour la vie » (1874), il est devenu commun chez certains pourfendeurs de la recherche savante de railler sa fuite dans le passé, son incapacité à penser l'avenir, sa « micrologie », sa myopie et plus généralement son culte d'un « savoir » encombrant voire « paralysant » (Zékian, 2020) et bien trop éloigné de la vie. Bref un savant qui, à la manière du botaniste, épingle ses objets d'études plus qu'il ne leur rendrait la vie. Cette critique a une histoire qui mérite d'être retracée et qui est loin de se limiter à des cercles extérieurs au monde académique. Il n'est pas rare de rencontrer des universitaires jouant cette partition au risque d'alimenter l'anti-intellectualisme. Je partage donc entièrement l'avis de S. Zékian selon lequel, en assumant « sans fausse honte l'historicité de nos pratiques et l'impureté relative de nos lexicques » nous rompons avec le fantasme de l'hyperconscience tout en soulignant la vertu critique des opérations dont il souligne à juste titre l'importance : contrôle d'ascendance et pluralisation. Surtout « la conscience d'arriver tardivement après beaucoup d'autres [...] devrait nous vacciner contre la tentation de parler sur le ton du Jugement dernier (et être de nature) à désarmer l'esprit de sérieux qui s'empare de l'historien quand il se croit soustrait aux pesanteurs de l'historicité »

Cette conclusion est cruciale. L'esprit de sérieux est un ennemi pour la recherche en sciences humaines et sociales. Il nous fait oublier les échafaudages que nous avons dû mettre en place pour aboutir à nos conclusions, combien nos efforts pour prendre de la distance avec nos objets sont sans cesse à recommencer.

Il est une figure caractéristique des errements de cet esprit de sérieux. Je veux parler du Baron de Münchhausen. Ce soldat affabulateur en mal de notoriété

22 Voir l'article de 1967 : « Historische Kriterien des neuzeitlichen Revolutionsbegriffs », dans R. Koselleck, *Vergangene Zukunft*, 1979, p. 67-86, citation p. 84.

a connu de nombreuses vies posthumes dans la culture tant populaire qu'ésotérique : des illustrations de Gustave Doré au cinéma de Terry Gilliam en passant par la psychiatrie (syndrome de Münchhausen [Asher, 1951 : 339-341]) ou la logique (trilemme de Münchhausen [Albert, 1968 : 11 ss]). Outre son voyage sur la Lune à bord d'un boulet de canon et sa danse avec Vénus, il est resté célèbre pour avoir prétendu s'être extrait ainsi que son cheval hors d'un marais uniquement en tirant sur sa propre natte, sans aucune aide extérieure<sup>23</sup>. Voilà une situation qui me paraît résumer avec humour et distance les risques d'une volonté de fondation absolue et sans reste du savoir. Nous avons tous tendance à rêver d'un *deus ex machina* qui subitement apparaîtrait sur la scène et réglerait tous nos problèmes, dénouerait les quiproquos, distinguerait l'objet de la recherche du sujet qui enquête, le langage et les pratiques des acteurs de ceux des chercheurs. Nous avons longtemps cru que, débarrassé des oripeaux anthropomorphiques et individualisants du Dieu des religions, le Dieu purement abstrait, dépourvu de tout trait singulier inventé par la métaphysique pouvait jouer ce rôle, l'arbitraire ad-hoc du *Deus ex machina* en moins. L'histoire culturelle nous a toutefois appris à identifier l'ancrage singulier de nos architectoniques qui se veulent universelles.

Cela ne veut pas dire qu'il faudrait réduire la vie savante à un carnaval. Ceux qui confondent *happenings* et recherche scientifique tombent bien souvent dans une autre forme d'esprit de sérieux : constatant la difficulté à prouver, ils s'épargnent le labeur scientifique et affichent un mépris souverain des pratiques savantes. Ces attitudes reconduisent l'arbitraire interprétatif sous couvert d'absence de naïveté. Ce n'est pas là désarmer l'esprit de sérieux, c'est le réarmer avec une prétention à y être supérieur. Le sarcasme ou la moquerie sont aussi des armes qui blessent. Le « *sense of humour* » tel que défini et vanté par Norbert Elias qui consiste non à rire des autres, mais à rire « avec les autres, y compris de soi-même » (Elias, 2012 : 57-63 ; Feuerhahn, 2012 : 67-80) me paraît beaucoup plus précieux à cultiver. Il ne vient pas remplacer le travail scientifique dans sa dimension laborieuse, mais l'accompagne régulièrement pour éviter au savant de tomber dans la certitude. En présentant les conclusions provisoires auxquelles nous aboutissons comme des tables de la loi, des vérités sacrées auxquelles on ne pourrait que vouer un culte, nous risquons de nous prendre pour des gourous. Plus l'âge avance et plus le risque est grand. Voilà pourquoi l'intelligence collective et la discussion avec les pairs, mais aussi le plus vaste public, est précieuse : elle dégonfle les egos et les chevilles... Je remercie donc une nouvelle fois très sincèrement mes partenaires d'échanges grâce auxquels j'espère ne pas avoir enfilé le triste costume de Pangloss.

23 « Une autre fois, je voulus sauter une mare, et, lorsque je me trouvai au milieu, je m'aperçus qu'elle était plus grande que je ne me l'étais figurée d'abord : je tournai aussitôt bride au milieu de mon élan, et je revins sur le bord que je venais de quitter, pour reprendre plus de champ ; cette fois encore je m'y pris mal, et tombai dans la mare jusqu'au cou : j'aurais péri infailliblement si, par la force de mon propre bras, je ne m'étais enlevé par ma propre queue, moi et mon cheval que je serrai fortement entre les genoux. » (Bürger G. A., *Aventures du Baron de Münchhausen*, trad. nouvelle par T. Gauthier fils, Paris, C. Furne, 1862, p. 66).

## Références

- Albert H., 1968, *Traktat über kritische Vernunft*, Tübingue, Mohr-Siebeck.
- Ambroise B. et Laugier S., 2011, *Textes clés de philosophie du langage*, 2, *Sens, usage et contexte*, Paris, Vrin.
- Asher R., 1951, « Munchhausen's Syndrome », *The Lancet*, 257 (6650), p. 339-341. [https://doi.org/10.1016/S0140-6736\(51\)92313-6](https://doi.org/10.1016/S0140-6736(51)92313-6)
- Beckmann J., 1777, *Anleitung zur Technologie, oder zur Kenntniß der Handwerke, Fabriken und Manufacturen: vornehmlich derer, die mit der Landwirtschaft, Polizey und Cameralwissenschaft in nächster Verbindung stehn. Nebst Beyträgen zur Kunstgeschichte*, Göttingen, Vandenhoeck.
- Bertrand E., 2017, « La Nouvelle Alliance d'I. Prigogine et I. Stengers (1979) : mise en récit apologétique de la thermodynamique ou dialogue singulier entre un physicien et une philosophe ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 30, p. 173-204. <http://journals.openedition.org/rhsh/553>.
- Bollack, J., 2000, *Sens contre sens. Comment lit-on ? Entretiens avec Patrick Llored*, Genouilleux, Éd. La Passe du vent.
- Boucheron P. et Offenstadt N., 2011, « Introduction générale : une histoire de l'échange politique au Moyen Âge », dans P. Boucheron et N. Offenstadt (dirs), *L'Espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas*, Paris, Presses universitaires de France, p. 1-21.
- Bürger G. A., *Aventures du Baron de Münchhausen*, trad. de l'allemand par T. Gauthier fils, Paris, C. Furne, 1862.
- Camino, G., Hilaire-Pérez, L. et Hooock, J. (éds), 2017, *La Technologie générale. Johann Beckmann Entwurf der allgemeinen Technologie/Projet de technologie générale (1806)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Chateauraynaud F., 2017, *Aux bords de l'irréversible. Sociologie pragmatique des transformations*, Paris, Éd. Petra.
- Daston, L. et Galison, P., 2007, *Objectivity*, New York, Zone Books.
- Daston, L. et Galison, P., 2012, *Objectivité*, trad. de l'anglais (États-Unis) par S. Renaut et H. Quiniou, Dijon, Les Presses du Réel.
- Deldicque T. et Loeve S., 2018, « Les malentendus de la technologie », *Artefact*, 8, p. 215-254. <http://journals.openedition.org/artefact/2177>.
- Deldicque T., Loeve S. et Steiner P., 2018, « Enquête sur les sciences humaines et sociales dans les écoles d'ingénieurs », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 33, p. 275-298. <http://journals.openedition.org/rhsh/1214>.
- Detienne M. et Vernant J.-P., 1974, *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion.

Le chercheur et le discours de ses objets : bonds et rebonds

- Devoto F. J., 2020, « Autour de l'historicisme : points de vue, étiquettes et temporalités », *Questions de communication*, 38, p. 257-278. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24020>
- Dipper C., 2011, « Die "Geschichtlichen Grundbegriffe". Von der Begriffsgeschichte zur Theorie der historischen Zeiten », dans H. Joas et P. Vogt (dirs), *Begriffene Geschichte. Beiträge zum Werk Reinhart Kosellecks*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2011, p. 288-316.
- Elias N., 2012, « Le *Sense of Humour* », trad. de l'allemand par W. Feuerhahn, *Humoresques*, 36, p. 57-63.
- Feuerhahn W., 2012, « Humours nationaux : le regard situé de Norbert Elias », *Humoresques*, 36, p. 67-80.
- Feuerhahn W., 2014, « A Specter Is Haunting Germany – the French Specter of Milieu. On the Nomadicity and Nationality of Cultural Vocabularies », *Contributions to the History of Concepts*, 9 (2), p. 33-50. <https://doi.org/10.3167/choc.2014.090203>
- Feuerhahn W., 2017, « Les catégories de l'entendement écologique : milieu, Umwelt, environnement, nature... », dans G. Blanc, É. Demeulenaere et W. Feuerhahn (dirs), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 19-42.
- Feuerhahn W., 2020a, « L'École pratique des hautes études, antichambre du Collège de France ? Cumuler et distribuer les enseignements » dans J.-L. Fournet (dir) *Ma grande église et ma petite chapelle : 150 ans d'affinités électives entre le Collège de France et l'École pratique des hautes études*, Paris, Collège de France/EPHE, p. 275-322. <http://books.openedition.org/cdf/10344>
- Feuerhahn W., 2020b, « Le chercheur et le discours de ses objets », *Questions de communication*, 37, p. 217-234. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22848>
- Feuerhahn W. (éd.), 2020c, « Nommer les savoirs », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 37.
- Fleury B. et Walter J., 2020, « Savoirs et objets : découper, nommer, historiciser », *Questions de communication*, 38, p. 239-256. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24130>
- Fournet J.-L., 2020, « Introduction », dans J.-L. Fournet, *Ma grande église et ma petite chapelle : 150 ans d'affinités électives entre le Collège de France et l'École pratique des hautes études*, Paris, Collège de France/EPHE, p. 1-4. <http://books.openedition.org/cdf/10262>
- Genin V., 2021, *Avec Marcel Detienne*, Genève, Éd. Labor et Fides.
- Gouarné, I. (éd.), 2019, *Les Sciences sociales face à Vichy*, Paris, Éd. Classiques Garnier.
- Grendi, E., 2004, *In altri termini. Etnografia e storia di una società di Antico Regime*, Milan, Feltrinelli

- Ginzburg, C., 1980, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le débat*, 6, p. 3-44.
- Gumbrecht H. U. et Reichardt R., 1985, « Philosophie, Philosophie », *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich, 1680-1820*, 3, Munich, R. Oldenbourg, p. 7-88.
- Koselleck R., 1972, « Einleitung », dans O. Brunner; W. Conze et R. Koselleck, *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1, p. XIII-XXVII.
- Koselleck R., 1979, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp. Koselleck R., 1982, « Vorwort », dans O. Brunner; W. Conze et R. Koselleck, *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett-Cotta, 3, p. V-VI.
- Koselleck R., 2011, « Introduction and Prefaces to the *Geschichtliche Grundbegriffe* », *Contributions to the History of Concepts*, 6 (1), p. 1-37. <https://doi.org/10.3167/choc.2011.060102>
- König-Pralong C., 2019, *La Colonie philosophique. Écrire l'histoire de la philosophie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éd. de l'EHESS.
- König-Pralong C., 2020, « Les abîmes de la réflexivité en sciences humaines et sociales », *Questions de communication*, 38, p. 279-292. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24069>
- Lamy J., 2018, *Faire de la sociologie historique des sciences et des techniques*, Paris, Hermann.
- Lamy J., 2020, « Ne pas craindre l'histoire. Historicité des concepts et de la matérialité savante », *Questions de communication*, 38, p. 293-310. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24169>
- Lemerrier C. et Zalc C., 2008, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, Éd. La Découverte.
- Lepetit B., 1995, « L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux ? », *Espaces Temps Les Cahiers*, 59-61, p. 112-122. <https://doi.org/10.3406/espac.1995.3966>
- Lepetit B., 1996, « De l'échelle en histoire », dans J. Revel (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Éd. Le Seuil, p. 71-94.
- Levi G., 1989, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*, trad. de l'italien par M. Aymard, Paris, Gallimard.
- Loraux N., 2005, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Espaces Temps Les Cahiers*, 87-88, p. 127-139.
- Loriga S., 2016, « Préface à la nouvelle édition », dans R. Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éd. de l'EHESS.
- Mandressi R., 2009, « Le corps et l'histoire : De l'oubli aux représentations », dans D. Memmi, D. Guillo et O. Martin (dirs), *La Tentation du corps : Corporité et sciences sociales*, Paris, Éd. de l'EHESS, p. 143-169. <http://books.openedition.org/editionsehess/1018>.

- Miskiewicz W., 1998, « Dilthey et la difficile recherche d'une autre objectivité », *Intellectica*, 1-2, p. 111-133.
- Mehring R., 2011, « Begriffsgeschichte mit Carl Schmitt », dans H. Joas et P. Vogt (dirs), *Begriffene Geschichte. Beiträge zum Werk Reinhart Kosellecks*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2011, p. 138-168.
- Nerlich B. et Clarke D.D., 1996, *Language, Action and Context. The Early History of Pragmatics in Europe and America, 1780-1930*, Amsterdam, J. Benjamins.
- Oevermann U., Allert T., Konau E. et Krambeck J., 1979, « Die Methodologie einer "objektiven Hermeneutik" und ihre allgemeine forschungslogische Bedeutung in den Sozialwissenschaften », dans H.-G. Soeffner (éd.) : *Interpretative Verfahren in den Sozial- und Textwissenschaften*, Stuttgart, Metzler, p. 352-434
- Olsen N., 2011, « Reinhart Koselleck, Carl Schmitt and the Foundations of History and Politics », *History of European Ideas*, 37, p. 197-208.
- Passeron J.-C. et Revel J. (dirs), 2005, *Penser par cas*, Paris, Éd. de l'EHESS. <http://books.openedition.org/editionsehess/19901>
- Quélenec, B., 2020, « "Lumière sur les Lumières" ou "contre-Lumières" ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 36, p. 177-197. <http://journals.openedition.org/rhsh/4809>
- Rancière J., 1996, « Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien », *L'Inactuel*, 6, p. 53-68.
- Revel, J. (dir.), 1996, *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Éd. Le Seuil.
- Revel, J., 2010, « Microstoria », dans C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt, *Historiographies, I. Concepts & débats*, Paris, Gallimard, p. 529-534.
- Ricœur, P., 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*, 2, Paris, Éd. Le Seuil.
- Saada A., « De quoi la technologie est-elle le nom ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 33, p. 267-274. <http://journals.openedition.org/rhsh/1204>
- Vidal-Naquet, P., 1967, « La raison grecque et la Cité », *Raison présente*, 2, p. 51-61. <https://doi.org/10.3406/raipr.1967.1165>
- Vigarello G., 2020, *Histoire de la fatigue. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Zékian S., 2012, *L'Invention des classiques. Le "siècle de Louis XIV" existe-t-il ?*, Paris, CNRS Éd.
- Zékian S., 2020, « Les mots en partage. Notes sur les langues de l'histoire littéraire », *Questions de communication*, 38, p. 311-332.